

MATA HARI

DU MÊME AUTEUR

Le Maître de Penang, Cannes, Delérins, 1997.

Louis II de Bavière & Élisabeth d'Autriche. Âmes sœurs, Paris, Éditions du Rocher, 2001.

La Côte d'Azur au temps d'Edith Wharton, avec Éric Villedary, Paris, Flammarion, 2002.

Maurice Dekobra. Gentleman entre deux mondes, Paris, Séguier, 2002.

Le Château de l'araignée, Paris, Plon, 2004.

La Peau qui brûle, Paris, Plon, 2005.

Les Enfants de Dieu, Paris, Plon, 2005.

Les Trois Marquises, Paris, Plon, 2006.

L'Orage de Paris, Paris, Plon, 2007.

L'Amour et la folie, Paris, French Pulp éditions, 2018.

L'Île du lundi, Paris, French Pulp éditions, 2018.

La Pausa. La villa méditerranéenne idéale de Gabrielle Chanel, Paris, Flammarion, 2025.

PHILIPPE COLLAS

MATA HARI

Courtisane et espionne
Fusillée en 1917

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Précédentes éditions : Plon, 2003 ; French Pulp, 2017.

© Éditions Tallandier, 2026 pour la présente édition
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

À Pierre Bouchardon.

*Vivre pour laisser mourir
et mourir pour laisser vivre.*

Proverbe de la sagesse indienne

*La vie vécue est peu de chose,
mais la vie qu'on a rêvée, voilà l'important,
parce qu'elle continuera après notre mort.*

Chanel

PROLOGUE

C'est Pierre Bouchardon, mon arrière-grand-père, qui a jugé Mata Hari, ou plutôt qui a instruit son procès. Instruction décisive puisque tous les exégètes s'accordent sur un point : c'est lui qui l'a menée à la mort, c'est durant leurs impitoyables entrevues que Mata a perdu sa dernière et décisive partie... C'est lui qu'elle implore, c'est lui qu'elle supplie, c'est lui le profanateur d'icône, le salaud, le héros, suivant les avis... Le grand prêtre qui se prépare à donner vie à la légende de celle qui va être fusillée dans le petit matin blême, un 15 octobre dans les fossés de Vincennes.

J'ai croisé Mata Hari très jeune. Au hasard des déménagements, il m'est arrivé de retrouver des lettres, des photos, plus ou moins pieusement conservées... Ici, l'image d'une dame en noir au regard si profond, là une grosse écriture qui semble dévorer la feuille, plus loin un vieux dossier rempli de documents jaunis... Autant de reliques ambivalentes et froissées dont je ne savais pas quoi penser. Mata Hari... En fait, je l'ai toujours connue et je serais incapable de dire qui m'en a parlé le premier. Ma grand-mère qui m'évoquait ses impressions quand elle s'est retrouvée assise à ses côtés en cette funeste année 1917 ? Mon grand-oncle qui me répétait les confidences de son père ? Qu'importe... Mata a toujours fait partie de mon Panthéon sans que je sache très bien s'il me fallait la révéler ou la condamner.

Vous l'aurez compris, dans mon cas, Mata, c'est une histoire de famille, une de celles que l'on se raconte à la fin des déjeuners dominicaux, une histoire que l'on se transmet comme un héritage un peu sulfureux. Je sais qu'aucun biographe ne peut se pencher sur son destin tragique sans évoquer le nom des miens. Impression curieuse d'être un peu cousin d'une déesse barbare ou plus exactement inséparable de sa fin.

Plus qu'un autre, je savais qu'un jour je me pencherais sur le sort de celle qui a le rare privilège d'être devenue un nom commun. Certains personnages deviennent si emblématiques que l'on finit par ignorer s'ils ont réellement existé... Mentor, Dom Juan, Rastignac... Acteurs de l'Histoire ? Héros de roman ? Personne ne s'en souvient plus vraiment. Ils appartiennent à notre imaginaire, à la mythologie de notre société.

Mata Hari est de ceux-là...

Comme vous, je croyais la connaître, mais finalement que savais-je réellement de sa vie ? Des mots, des images me venaient à l'esprit... Espionne, femme fatale, femme dangereuse, danse des sept voiles, Garbo, Dietrich, amour vénel, nouveau serpent du Paradis... Son nom résonnait comme l'écho d'un péché, l'écho d'un plaisir, d'une volupté interdite et oubliée... En un mot, Mata Hari, c'était « La » femme, la femme parfumée de toutes les jouissances et de tous les dangers. Autant de mensonges, autant de sincérités que Mata s'est appliquée à soigneusement distiller pour fasciner l'admirateur, éloigner l'indiscret et toujours se réinventer.

Une légende Mata ?

Oui, pour les autres, mais d'abord et surtout pour elle-même. Célèbre pour avoir inventé le *strip-tease*, Mata ne laissera jamais deviner sa véritable intimité, ou plutôt si... mais alors, il sera trop tard et plus personne ne voudra la croire. Petite fille qui a besoin de s'épater ; adolescente qui

tente de s'évader dans ses rêves ; femme abandonnée qui doit continuellement se défier pour pouvoir s'imposer, Mata est la première chroniqueuse de sa vie, pour le meilleur et pour le pire. Peu de personnages ont autant travaillé à fabriquer leur passé... Un passé toujours différent, contradictoire parfois, alimentant volontiers toutes les rumeurs qui finissent par naître d'elles-mêmes. À chaque journaliste, Mata donne une autre version de son épopée, l'enrichissant à chaque fois de nouvelles anecdotes, de nouveaux mystères... jusqu'à ce nom qu'elle s'est donné... Mata, Mata Hari... Est-elle anglaise ? hollandaise ? indienne ? Fille de prince ou de savetier ? Nous sommes à la Belle Époque, celle où la mystification et l'artifice sont indispensables pour survivre dans une société où chacun n'existe déjà qu'en apparence, univers virtuel avant la lettre qui va bientôt tout faire vaciller. Oui, tout sera dit et son contraire. Il ne s'agit que de plaire et de faire parler. Mythomane professionnelle, Mata a toujours été son premier agent de publicité...

Grâce à ce que j'ai découvert au gré d'archives familiales inédites, d'archives secrètes qui dormaient depuis 1917, d'enquêtes et de lectures diverses, j'ai rencontré une autre Mata, une femme si contrastée que rien de ce que j'avais jusque-là vu ou entendu ne semblait pouvoir en rendre compte. Mata, folle ; Mata, amoureuse ; Mata, inconsciente ; Mata, héroïque ; Mata, cynique ; Mata, intelligente ; Mata, sans pitié ; Mata, si fragile... Mata, un personnage humain, trop humain dans un monde d'horreurs et de sang qui n'admet que le noir ou le blanc. Mata coupable, Mata innocente, Mata la femme aux cent vérités... Mata qu'aucun raisonnement manichéen ne permet de comprendre et encore moins de juger... Car pour les personnages plus grands que la vie, justice et vérité ne font pas bon ménage...

Légalement coupable.

Légitimement innocente.

Voilà son drame et son incroyable contradiction.

Tous ceux qui veulent nier ce paradoxe se condamnent par avance à travestir les événements et plus encore à renoncer à comprendre son être tout entier.

J'aimerais vous faire oublier les raisonnements froids, les arguments spécieux, les théories forcées, les affirmations à l'emporte-pièce, les questions opportunément oubliées pour vous faire découvrir la vraie Mata Hari. Ce n'est qu'en suivant la femme pas à pas, en perçant les secrets de sa personnalité et de sa vie que l'une des affaires les plus complexes de l'Histoire peut pleinement s'apprécier. Tout de même, j'essaierai d'éclairer d'un jour nouveau la personnalité de certains des principaux acteurs de cette affaire, celle de Pierre Bouchardon, bien sûr, mais aussi celle du capitaine Ladoux, l'un des chefs des services secrets français. Ce faisant, je vous ferai pénétrer dans les mécanismes de l'espionnage et du contre-espionnage tel qu'il se pratiquait alors, avec ses lois, ses règles, ses fulgurances, ses ombres, ses héroïsmes et ses lâchetés.

Enfin, pour prendre toute la mesure du drame qui s'est joué, je tâcherai de rendre compte plus justement d'une époque que l'on a tendance à vouloir juger avec des yeux d'aujourd'hui au risque de déformer la vérité.

Qui était donc Mata Hari ?

L'Espionne aux cent mille cadavres ?

La nouvelle Salomé ?

Le bouc émissaire d'un pays en guerre ?

Rien de tout cela et plus encore ?

Préparez-vous à faire la connaissance d'une femme extraordinaire... Une femme qui va plus d'une fois vous étonner, une femme si lointaine et si proche que vous comprendrez pourquoi elle continue toujours à intriguer et passionner.

Contrairement à une biographie traditionnelle, je n'ai pas toujours suivi l'ordre chronologique.

PROLOGUE

Dans la première partie, j'ai même volontairement choisi une chronologie inversée. Ainsi que dans une instruction, j'ai pris Mata le jour de son arrestation et, peu à peu, j'ai remonté le cours des choses. À l'instar des protagonistes de son terrible procès, comme le juge Pierre Bouchardon qui lui fit raconter sa vie, j'ai tenté de vous la faire découvrir par couches successives.

Dans la seconde partie, qui retrace son extravagante aventure d'espionne, et dans la troisième qui relate les mois qui suivirent son incarcération jusqu'à sa mort, je suis revenu au parcours classique pour poursuivre l'enquête et comprendre Mata Hari, Mata, Margaretha, M'greet, Griet dans ses différentes sincérités...

PREMIÈRE PARTIE

LES SECRETS D'UNE FEMME

UN DÉTAIL OUBLIÉ

15 octobre 1917. Le jour vient de se lever. Une lumière blafarde, une lumière de fin d'automne, une lumière de pluie...

Un fourgon mortuaire traverse les boulevards. À peine détourne-t-on la tête pour le voir passer... Juste un vitrier qui vient de se signer avec une superstition mécanique.

À cette heure matinale, il y a encore peu de monde. Même en pleine guerre, la ville baille et tarde à se lever alors que le chauffage vient à manquer. Les quelques passants se pressent sur les trottoirs humides et gris... Des enfants qui vont à l'école, des enfants qui rient... Des vieillards à la recherche d'un hypothétique paquet de cigarettes... Et surtout des femmes, des petites-bourgeoises pour la plupart. Les voilà maintenant par dizaines... Il en sort de tous les immeubles... Une armée de mouches noires, en robes noires, en manteaux noirs, en toques noires, ombres déchirées, ombres endeuillées qui se préparent à faire la queue devant les commerces alimentaires. Trente centimes pour le litre de lait. C'est trois fois plus qu'avant... Avant... Pourtant, on les paierait volontiers. On espère seulement que le crémier aura été livré.

Le cocher conduit sans parler. Juste un mot à ses chevaux pour les encourager. Le fourgon vient de passer le quartier de l'Opéra, à deux pas du *Grand Hôtel*. Un taxi le dépasse en faisant jouer sa trompe. Le soleil tente une percée.

Ici aussi, dans les beaux quartiers, on commence à s'agiter, mais avec plus d'élégance et moins de fébrilité. Au loin, on aperçoit des gouvernantes avec leurs couronnes de rubans de satin à la tête d'un cortège de ravissants bambins ; bavardant sur le banc, des cuisinières reconnaissables à leurs bonnets blancs, révoltées par le nouvel arrêté qui interdit la viande deux jours par semaine, en attendant la carte de sucre ; traversant la rue des femmes de chambre chapeautées en service commandé et rasant les murs, des mondaines à peine réveillées, arborant pour certaines leurs renards argentés... Un œil exercé permet de reconnaître celles qui sortent et celles qui rentrent... Les femmes aimées, les femmes amoureuses, les femmes abandonnées, les femmes brisées... Tout un cortège d'humanité. Comme par hasard, il y a même quelques soldats qui ont dû faire la fête... Des Français, des Anglais, des Américains... Une trompette de jazz après le son des canons... On ferme les yeux sur ces uniformes égarés, sursitaires de l'enfer, à qui l'on est prêt à tout pardonner.

Tout près, terré dans son appartement du boulevard Haussmann, enroulé dans ses châles et couvertures multicolores, Marcel Proust a écrit jusqu'à l'aube. Ce matin encore, il sait qu'il va pouvoir enfin dormir. Depuis des mois, il est terrorisé à l'idée d'être appelé à son tour sur le front. Comme tous les réformés, il doit repasser devant une commission... Et le voilà qui s'entraîne à être debout jusqu'à l'aurore pour s'habituer à l'heure militaire.

Le cocher pousse un cri.

Là, sur le trottoir, ce noceur que l'on a évité fait un signe de la main, sans s'arrêter. Il sort de chez la comtesse de Chabrillan qui vient de financer le spectacle le plus

scandaleux de l'année : *Parade*, une sorte de ballet russe cubiste et avant-gardiste, signé par de jeunes inconnus qui choquent ou enthousiasment... Picasso, Cocteau, Massine, Satie... La Première fut un beau chahut... « Surréaliste » suivant le mot que vient d'inventer Apollinaire... Depuis sa loge, Misia Sert, l'égérie du Tout-Paris, l'amie de Diaghilev, s'est dressée comme un étendard rutilant pour applaudir à tout rompre. Voilà, selon elle, à quoi ressemblera la jeune révolution russe... A-t-elle seulement entendu parler de ce Vladimir Oulianov ? Ce Lénine ou quelque chose comme cela, qui dans quelques semaines réduira tout dans le sang ? Du sang, toujours plus de sang...

Le fourgon approche du quartier Saint-Germain et c'est encore de Cocteau dont on parle ou plutôt de l'un de ses bons mots. Rencontrant Charlotte Lysès, la première femme de Sacha Guitry, que ce dernier vient d'abandonner pour Yvonne Printemps, il lui assure : « Ne pleurez pas, ma chère, il vous reviendra. Le printemps a toujours été une saison très courte. » Se trompant pour une fois, ce jeune dandy bourgeois est déjà, à vingt-sept ans, depuis longtemps entré dans l'air du temps. Inapte physiquement, lui aussi, il est s'est engagé comme infirmier dans un hôpital financé par le Ritz. Poiret lui a dessiné son uniforme... et Cécile Sorel le veut à tous ses célèbres dîners. Bientôt ce seront les Noailles et tout l'aristocratique Faubourg qui seront à ses pieds.

La Faculté de Médecine se dresse comme une forteresse. Branca et Prenant, les deux célèbres professeurs, sont arrivés il y a une heure déjà et ont fait préparer une salle pour l'autopsie. La routine... Presque la routine...

Dans la rue, le lourd attelage s'est arrêté.

Le cocher est descendu de son siège.

Deux infirmiers se sont précipités.

On ouvre la porte arrière pour en sortir une civière recouverte d'un drap blanc. À peine remarque-t-on que

par endroits, il est maculé de rouge et de brun... dernier maquillage barbare pour une époque qui ne l'est pas moins.

Les hommes attrapent leur sinistre chargement. On traverse les couloirs et déjà de fortes odeurs brûlent les narines. Éther, formol et autres substances volatiles.

Enfin, le corps est sur la table, toujours enfermé dans son linceul.

Branca et Prenant hésitent un instant.

C'est Branca qui arrache le voile.

La tête est affreusement trouée... Une balle, celle du coup de grâce, l'a horriblement défigurée. Une balle tirée dans l'oreille qui a traversé la boîte crânienne, labourant tout sur son passage. Un revolver ancien modèle, aux lourdes balles de plomb. Précaution inutile : un trou au-dessus du sein gauche... La mort a dû être immédiate. Le corps est encore beau, comme endormi... Trois impacts seulement. Trois projectiles sur douze ont porté le coup. Les hommes avaient tiré maladroitement, impressionnés sans doute. Des soldats aguerris pourtant, spécialement choisis pour leur courage mais brutalement effarés à l'idée de fusiller une femme... Cette femme. Ne raconte-t-on pas déjà que l'un d'eux avait failli s'évanouir. Chacun a voulu se persuader que c'était son fusil que l'on avait chargé à blanc. Au pied, une étiquette rapidement attachée et un nom soigneusement écrit par un fonctionnaire appliqué : « Margareth Gertrude Zelle dite Mata Hari. »

Prenant regarde Branca.

Ils ne se parlent pas, mais se comprennent en silence.

Ainsi, c'était elle... Mata. Mata Hari. La danseuse-espionne... Ce corps tant désiré, fantasmé, payé, aimé, haï. Ce corps exposé comme un temple, ce corps objet de scandale, de curiosité, ce corps soupçonné de toutes les turpitudes et toutes les jouissances. Personne ne l'avait réclamé. Ils allaient l'ouvrir, en prélever le cœur qui s'était

pour toujours arrêté, il y a une heure, dans les fossés de Vincennes...

« Qui réclame le corps ? Qui réclame le corps ? »

Question terrible et sans réponse, posée par un officier dans le petit matin blême.

Pourtant, un peu partout en Europe, la presse se déchaîne. Sans le vouloir, cette fois, Mata est parvenue au faite de sa célébrité. Son nom fait rêver, son nom fait trembler. L'amour, l'argent, la mort. Redoutable trinité. Les bruits les plus fous commencent à courir. Mata n'est pas morte, Mata a été sauvée... L'exécution n'a été qu'un simulacre. Non, Mata est morte, bien morte mais, durant l'autopsie, on a volé des organes comme souvenirs ; comme reliques... Amoureuse, mangeuse d'hommes, tout et son contraire. La bombe était lancée. Ainsi s'achève une vie et commence une légende. La première du vingtième siècle. Bientôt Garbo, bientôt Dietrich... Un petit matin, un bâton de rouge dans le scintillement d'un sabre.

CHAPITRE PREMIER

Huit mois plus tôt,
le 13 février 1917

ENTRE CHIENS ET LOUPS

Le Commissaire Priolet grillait nerveusement une cigarette. Comme tous les policiers, il détestait les hôtels. Trop d'entrées, trop de sorties, trop de va-et-vient. L'*Élysée-Palace* était situé à l'angle de la rue Bassano, en plein milieu des Champs-Élysées, ce qui ne facilitait pas la tâche, même un dimanche¹.

Un coup d'œil sur sa montre : cinq heures cinquante... Encore dix minutes avant l'heure légale. Les dix minutes les plus angoissantes, celles où tout peut encore arriver, le suspect s'évaporer. Machinalement, le policier recompta ses hommes et vérifia leurs positions. Avec lui, les deux inspecteurs qui assuraient la surveillance depuis plusieurs semaines et cinq autres, venus en renfort avec quelques gendarmes. Chacun avait une planque bien définie qu'il ne devait quitter sous aucun prétexte.

Au troisième étage, dans l'une des belles chambres qui donnent sur la rue, une femme s'est levée en sursaut. Elle s'est approchée de la fenêtre et regarde furtivement dehors.

1. L'*Élysée Palace* est remplacé aujourd'hui par la banque HSBC.

Aurait-elle un pressentiment ?

Nerveusement, elle aussi allume une cigarette, pour l'éteindre presque aussitôt. Elle paraît très grande dans la pénombre. Ses origines peuvent sembler difficiles à définir. Une chevelure sombre, un teint mat comme celui des femmes du sud, mais aussi de longues mains, un corps charpenté, une haute taille qui confirme une sorte de puissance... On la dirait de tous les mondes... Oui, c'est cela, une gitane qui se serait glissée dans la peau de Brunehilde. Une héroïne de Wagner perdue dans un bien curieux Walhalla. D'ailleurs, on la dit Hollandaise alors qu'elle porte un nom indien ou anglais suivant les jours. En fait, à la regarder de près, elle n'est pas vraiment jolie, elle est mieux que cela. Oui, une femme magnifique assurément, même si la fatigue et l'angoisse de ces dernières semaines ont creusé les traits de son visage.

Priolet détestait ce suspens qui lui brûlait l'estomac. Il se raisonnait, mais rien n'y faisait. Son tempérament d'inquiet, sans doute. Poireauter comme un bleu... Pourtant, il n'était pas n'importe qui. La quarantaine, portant beau, c'était le commissaire spécial attaché au camp retranché de Paris, un poste capital par les temps qui couraient.

Depuis ces derniers mois, il aurait dû s'habituer à ces arrestations matinales. Elles s'étaient multipliées depuis qu'une nouvelle guerre avait commencé. Une nouvelle guerre dans l'ombre de l'immense boucherie qui venait d'engloutir plus d'un million d'hommes à Verdun. Un million d'hommes pour dix mètres ! Devant le piétinement des armées sur le front, une seule explication : la trahison est à l'arrière. Désormais, il faudrait se battre contre « l'ennemi de l'intérieur », dont on ne cessait plus de parler. C'est là que se remporterait la bataille décisive qui permettrait aux Français d'abattre le *Kaiser*.

Priolet se souvenait encore des espions qu'il avait dû surprendre au pied du lit : Dei Pasi, Garfunkel, Moni, Ricardo Gonzalès Llanos... Pour ne citer que ceux-là. Autant de noms qui avaient fait la « Une » de tous ces journaux carnivores qui demandaient toujours plus de sang, plus de coupables pour venger tous les morts.

Cette fois, ce serait plus difficile, il fallait arrêter une femme et pas n'importe quelle femme. Ah, non, décidément Priolet n'aimait pas cela...

Soudain, le commissaire fait un geste à ses hommes.

Six heures !

Aussitôt les inspecteurs s'élancent dans l'hôtel. Les policiers sont partout, dans le hall, dans les couloirs. Le concierge de nuit et les femmes de chambre sont affolés. Priolet fait bloquer l'ascenseur et s'élance dans l'escalier.

Dans sa chambre, la femme a entendu quelque chose, à moins que ce ne soit une sorte d'instinct. Elle s'est blottie contre le rideau.

Trois coups secs à sa porte.

Pas de réponse.

Priolet demande un passe et entre avec son escorte.

Voici comment il a raconté ce qui s'est passé. On a longtemps prétendu que cette version était sujette à caution, pourtant à bien connaître celle qui se dresse face à lui, son panache, sa révolte et son sens de la provocation, le récit est bien dans sa manière et obéit à l'un de ses premiers principes de vie : attaquer pour se défendre.

Priolet est entré le premier. Immédiatement, il prononce la formule consacrée :

– Madame, vous êtes en état d'arrestation.

Un silence.

La femme s'est redressée :

– Il doit y avoir une erreur !

– Vous êtes bien Margareth Gertrude Zelle ?

– Je suis Mata Hari.

Priolet a donné l'ordre d'allumer. Mata s'est avancée, sortant des plis du lourd rideau qui la protégeait. Elle est entièrement nue. Priolet ne sait plus où poser les yeux :

– Veuillez vous habiller et me suivre...

– À quel titre ? rétorque Mata, jouissant pleinement de son effet de surprise.

– Pour haute trahison, lui répond le commissaire spécial, en sortant maladroitement sa carte de la Préfecture pour se donner une contenance.

– C'est ridicule ! lui lance Mata.

La femme apeurée a fait place à une combattante, prête à rendre coup pour coup.

– J'exécute les ordres madame. Vous aurez tout le loisir de vous expliquer devant les autorités compétentes.

Silence à nouveau. Un moment d'hésitation, puis :

– Dans ce cas... Je suis à vous dans une minute.

Mata se saisit du déshabillé négligemment posé sur un fauteuil et se dirige vers la salle de bains. Avant d'y pénétrer, elle prend une boîte de chocolats qui se trouve sur une commode et se retourne vers Priolet.

– Goûtez donc un chocolat et donnez-en à vos hommes.

Comme le commissaire hésite, surpris, elle ajoute :

– Ne craignez rien, ils viennent de Suisse, c'est encore un pays neutre que je sache...

Priolet attrape la boîte. Mata entre dans la salle de bains et referme la porte.

Aussitôt, Priolet donne l'ordre à ses inspecteurs de fouiller la pièce de fond en comble et de se saisir de tous les effets personnels de « la prévenue ».

Parmi les douze scellés, la totalité des biens de Mata en France, on ramasse de nombreuses cartes de visite, des cartes d'hommes pour l'essentiel, de la correspondance, un sac de voyage renfermant des produits de toilette pouvant être soumis à l'analyse pour voir s'ils ne cacheraient pas

quelques secrets et la somme de six cents francs¹... Maigre butin pour celle que l'on soupçonne d'être la plus dangereuse espionne des services secrets allemands...

L'affaire Mata Hari débutait.

Elle n'est toujours pas terminée...

LÀ OÙ LE MYSTÈRE COMMENCE

Trois jours plus tôt, une lettre du maréchal Lyautey, ministre de la Guerre était parvenue au gouverneur militaire de Paris, déclenchant toutes les opérations :

J'ai l'honneur de vous faire connaître que la nommée Zelle, épouse divorcée Mac Leod, dite Mata Hari, danseuse, sujette hollandaise, est fortement suspectée d'être un agent au service de l'Allemagne...

Avait suivi un ordre d'informer aussitôt transmis au capitaine Pierre Bouchardon, rapporteur au Troisième Conseil de guerre qui avait délivré un mandat d'amener, transmis au commissaire Priolet et exécutoire à la première heure. Rien de bien curieux dans tout cela, juste la procédure habituelle.

Pourtant, déjà, le mystère commence.

La lettre de Lyautey comporte plusieurs anomalies qui résument à elles seules l'ambiguïté de toute l'histoire. Si l'on examine le document (et c'est la seule fois que l'on se livrera à cet exercice fastidieux, mais trop parlant pour être passé sous silence), deux curiosités sautent immédiatement aux yeux :

1. En en-tête, la date du dix a été rajoutée à la main alors que la mention « Paris, le... février 1917 » est tapée à la machine.

1. À laquelle il faut ajouter un billet de soixante florins, un billet de quarante florins et un billet russe...

2. Le premier jet de la lettre stipulait que Mata Hari « est un agent au service de l'Allemagne ». Pourtant, l'on a jugé utile de faire une surcharge pour rajouter « fortement suspecté d'être ». Cette précision a été insérée, elle aussi, dans les derniers moments.

Voilà de bien curieux repentirs, peu courants dans une administration judiciaire. La conclusion ne fait alors aucun doute :

1. Lorsque l'on arrête Mata, le document a été préparé depuis quelque temps déjà et le service du contre-espionnage a décidé d'attendre le moment opportun pour agir. Car incontestablement c'est bien le contre-espionnage, le fameux Deuxième Bureau qui a inspiré la lettre au ministre et qui l'a gardé sous le coude, le temps voulu.

2. Quant à l'exactitude des accusations, on ne semble pas en être très sûr, à moins qu'il ne s'agisse que d'un stratagème pour ne pas produire des preuves trop compromettantes pour leurs auteurs.

Mata Hari est donc tombée dans un piège qu'on lui avait tendu dans l'ombre...

Albert Priolet ignorait tout de ces subtilités.

SAINT-LAZARE

Comme toute prisonnière, Mata est emmenée à Saint-Lazare, la prison des femmes, aujourd'hui disparue.

Le sinistre bâtiment, qui fut d'abord une léproserie puis une geôle révolutionnaire est toujours visible en partie, à l'angle du boulevard Magenta et de la rue du Faubourg Saint-Denis, à deux pas de la gare de l'Est. C'est là que l'on entasse, sans distinction aucune, les « politiques », les « droits communs » et les suspectes ou coupables de délits de toutes sortes. On peut y retrouver la putain et la femme du monde, l'arnaqueuse et la meurtrière dans une promiscuité

où les haines et les conflits vont se trouver naturellement exacerbés. On murmure que ce monde en jupons est plus redoutable que la prison de la Santé... Ici pourtant les règles sont un peu différentes, pour des questions de convenance, pour des questions pratiques aussi. En effet, si la sécurité est confiée au corps pénitentiaire, la gestion est assurée par un ordre religieux : les sœurs de Marie-Joseph du Dorat. Les « légionnaires des prisons ». Cinquante nonnes, presque aussi coupées du monde que leurs pensionnaires¹...

Sept heures quinze. Le jour se lève.

La voiture où l'on a jeté Mata Hari vient de franchir les grilles de la maison d'arrêt.

Mata en descend. Elle est accueillie par une sœur d'une soixantaine d'années. C'est sœur Léonide, la mère supérieure, une femme solide, dont la sévérité apparente est compensée par la douceur et le rayonnement du regard. Elle informe Mata qu'elle doit remplir les formalités d'entrée.

Mata ne répond pas. On lui a promis qu'elle serait ce matin conduite devant son juge, voilà tout ce qui lui importe, pour l'instant. Elle traverse la grande cour et suit la religieuse à travers les couloirs humides. Il y règne comme un étrange silence... Un silence où tout semble prendre une dimension irréelle, un étrange écho... Un bruit de serrure qui grince, un trousseau de clés... Autant de cliquetis de chaînes qui résonnent dans l'air glacé. Même si un simple préau et quelques murs vous séparent de la vie, impossible d'imaginer qu'à moins de vingt mètres un fiacre passe, hélé par un bourgeois pressé pendant qu'une matrone entre chez son volailler... Cette absence de l'extérieur, de ce qui était il y a cinq minutes encore à votre portée, ces petits riens dont vous êtes consciemment privée, voilà peut-être le début de l'enfer...

1. L'Ordre des Sœurs de Marie-Joseph du Dorat est toujours en activité dans les prisons de femmes.

Mata se calfeutre, s'isole, s'extrait... Tout cela est un cauchemar, oui un cauchemar dont elle va se réveiller. Aucune révolte... Ce monde n'est pas le sien, il lui est totalement étranger... Tout semble se passer comme si elle n'était pas vraiment là, comme si elle assistait en spectatrice à ce qui était en train de lui arriver... Les deux sœurs qui s'approchent d'elle pour la fouiller... Les photos pour l'identité judiciaire... Mata, elle-même, n'arrive pas à exprimer ce qu'elle ressent... Abasourdie, oui, certes mais pas seulement. Depuis des semaines qu'elle court désespérément à la recherche d'une issue, d'une ligne de fuite, d'un quelconque salut, la voilà maintenant presque sans volonté, anesthésiée, marchant dans du coton. À la simple idée de ce qu'elle est en train de vivre, hier encore elle aurait hurlé mais, ce matin, elle est surtout incroyablement fatiguée. Elle suit sœur Léonide à travers des couloirs qui semblent ne jamais devoir finir. Ensemble, elles longent les corridors et montent les escaliers. Les voilà au greffe du premier étage.

Sœur Léonide se retourne vers Mata et esquisse un sourire :

– On appelle cet endroit le pont d'Avignon (Mata ne répond pas)... parce que tout le monde y passe.

Elles arrivent devant une porte noire, une porte qui s'ouvre sur une cellule capitonnée. Une petite cellule infecte... Une cellule de fou pour une histoire de fous. Mata ne songe même pas à protester.

Elle ne comprend pas.

Une faible lumière perce par une petite ouverture circulaire et grillagée où brûle une ampoule blafarde, à droite une paillasse.

La porte claque.

Mata reste interdite.

On doit la confondre avec quelqu'un d'autre...